



# Zéro virgule neuf pour cent

Plaidoyer pour ne plus jamais la fermer

Jeanne Broucq

Les Avrils

J'ai trente et un ans, je suis française et j'habite à Sydney. Je me suis fait violer le 30 mars 2018. Je suis allée chez les flics. Le mec a été arrêté. J'ai décidé de le poursuivre en justice. Il a été reconnu coupable de viol par un jury de douze personnes le 14 juin 2019, et condamné à trois années de prison (dont dix-huit mois de peine de sûreté) le 1<sup>er</sup> août de la même année.

J'ai décidé de raconter ce que j'ai vécu pour différentes raisons.

Premièrement, très égoïstement, ça me fait du bien d'écrire. De sortir cette histoire, d'une manière ou d'une autre. Je ne sais plus où j'ai lu que chacun doit réussir à transformer ses traumatismes en histoires, en souvenirs, pour être capable d'y repenser sans nécessairement en souffrir. J'ai écrit ces pages au fur et à mesure. Le récit du viol, bien avant que le procès n'ait lieu. Pour me débarrasser de cet épisode sordide. Le récit du tribunal,

au cours des deux mois de break que je me suis accordés pour me remettre de ces quinze mois de larmes, d'idées noires, de colère et d'angoisse.

Mais surtout, j'écris parce que j'ai envie de témoigner. J'écris parce que j'en ai marre de lire que « seulement » (je cherche un autre mot pour dire seulement puissance 10 000, mais je ne trouve pas), « seulement » 0,9 % (*zéro virgule neuf pour cent*) des viols font l'objet d'une condamnation aux assises en France. J'écris parce que j'avais moi-même lu des témoignages de filles victimes de viol, des articles en veux-tu en voilà sur la définition d'un viol, du consentement, l'intérêt d'aller chez les flics, pourquoi c'est difficile de prouver le non-consentement et de faire condamner les agresseurs, pourquoi c'est compliqué de parler, etc.

J'avais lu tous ces témoignages et tous ces articles, non parce que je pensais que ça pouvait m'arriver, mais parce que ça m'intéressait, qu'on était en plein mouvement #MeToo (l'affaire Harvey Weinstein avait éclaté six mois plus tôt), que la parole se libérait de tous les côtés et qu'en tant que meuf, je me sentais concernée. Tout en me disant que ce genre de trucs ne pourrait jamais m'arriver. Et comme en parallèle j'avais pas grand-chose à foutre au boulot, j'en ai lu un paquet, de ces articles et de ces témoignages. Et ils ont joué un rôle décisif dans ma manière de gérer mon viol, la nuit même où c'est arrivé.

Au matin du 30 mars 2018, quand j'ai réalisé que je venais de me faire violer par une espèce de gros crevard, deux sentiments ont envahi mon cerveau. D'abord la stupeur. Pas moi. Sérieux, pas moi. Comment j'ai pu tomber dans ce piège de merde. Je chope une fois tous les 36 du mois, je ne suis vraiment pas du style à suivre le premier mec louche que je rencontre dans la rue ni à me mettre dans des situations risquées de manière générale. Comment c'est *possible* que ça me soit *arrivé*. Putain de bordel de merde, je me suis fait violer, comme toutes les meufs dont j'ai lu les témoignages il n'y a pas si longtemps que ça. Merde merde merde.

Et puis quelques secondes plus tard, cet état de stupeur a été supplanté (au moins pour quelques temps) par une lucidité et une clairvoyance dont je suis moi-même la première ébahie avec le recul. Tout était *crystal-clear* dans mon esprit, comme on dit en Australie. Mon cerveau m'envoyait des phrases très courtes mais très claires. Je me suis fait violer. Il faut que je quitte cet appartement. Il faut que j'aille chez les flics. Les mots « viol » et « police » clignotaient dans ma tête en énorme. C'était limpide. J'avais lu trop d'articles qui expliquaient noir sur blanc ce qu'était un viol. Une pénétration de quoi que ce soit, non consentie. J'avais lu trop de témoignages de nanas qui ne vont pas chez les flics dans la foulée, ou qui n'y vont pas tout court, et qui en chient ensuite (celles qui y vont en chient aussi, c'est pas un

concours, mais à mon sens, c'est quand même soulageant de balancer son histoire avant qu'elle ne pourrisse en toi). J'avais lu trop d'articles qui expliquaient comme c'est essentiel d'aller au commissariat le plus vite possible, n'attendez pas, allez-y direct, ne vous douchez pas. Je me suis laissé porter par ce que mon cerveau m'ordonnait de faire. J'y suis allée. J'ai tout raconté.

Ça m'a fait du bien.

Ça m'a fait du bien de vomir cette histoire, ça m'a fait du bien d'avoir des flics à l'écoute à 4 heures du matin, ça m'a fait du bien de me laisser porter du commissariat à l'hosto, ça m'a fait du bien de voir une médecin, ça m'a fait du bien d'être auscultée, ça m'a fait du bien, grosso modo, de suivre un *process* et de me laisser guider, ça m'a fait du bien de recevoir un coup de fil le lendemain qui me prévenait que le mec avait été arrêté, ça m'a fait du bien de dire : « Oui, je porte plainte. »

Je ne dis pas que la suite a été un long fleuve tranquille. Mais parfois je pense au carnage que ça aurait été si j'étais rentrée directement me coucher, de me réveiller le lendemain matin chez moi, toute seule, avec une boule monstrueuse dans le ventre. Je pense à toutes les personnes à qui ça a dû arriver, et à toutes celles à qui ça arrivera. Et je me dis qu'en allant directement porter plainte, j'ai quand même plus ou moins limité la casse en termes de dégâts psychologiques. Et que si

mon histoire permet à ne serait-ce qu'une personne, à l'avenir, d'avoir le courage d'aller dénoncer le connard (ou la connasse) qui vient de l'agresser, et par là même d'amorcer le premier pas de sa reconstruction, ce sera déjà ça de gagné.

La dernière raison pour laquelle j'ai décidé de raconter mon histoire, c'est que malgré le mouvement de libération progressive de la parole des personnes victimes d'agressions sexuelles, ce genre de crimes reste tabou. Moi-même, après être allée chez les flics, avoir porté plainte, témoigné au tribunal, après que mon agresseur a finalement été reconnu coupable de viol, je me censure relativement souvent. Sans doute parce que je refuse que l'on porte sur moi le regard que la société en général pose sur les victimes de viol. Un regard qui juge, un regard qui a pitié. Par conséquent, une partie de mes proches et de ma famille sont au courant. D'autres, non. C'est pas comme si je m'étais fait une rupture des ligaments croisés ou que je m'étais ramassée en trottinette, c'est un peu plus compliqué à gérer socialement.

Le fait que le viol soit tabou et qu'on n'en parle pas (ou pas complètement) librement, c'est tout simplement douloureux. C'est douloureux parce qu'on est plus ou moins obligé de dresser des barrières invisibles entre les gens et soi-même. Si j'ai une discussion avec quelqu'un qui n'est pas au courant de ce que j'ai vécu au matin

du 30 mars 2018, c'est con mais j'ai l'impression de lui mentir par omission. Je sais très bien que le mec ou la nana en face ne peut pas comprendre qui je suis aujourd'hui s'il lui manque cet élément. Ça a été un bouleversement tellement violent que pour le moment il fait toujours partie de moi. Et évidemment, c'est dans les moments où je censure délibérément cette histoire, par exemple avec des gens que je connais peu, qu'elle se remet à crépiter dans ma tête. Comme si quelqu'un avait soufflé sur des braises. C'est un peu la double peine. Non seulement c'est la galère de se reconstruire, mais en plus tu risques de te faire juger si t'en parles. Ça commence à faire beaucoup.

Je n'ai pas l'ambition de briser entièrement le tabou du viol en écrivant mon histoire. D'ailleurs, je témoigne de manière anonyme. Je ne suis pas prête à donner mon vrai nom, je veux clore ce chapitre et passer au suivant. J'ai simplement envie de témoigner, d'apporter ma pierre à l'édifice, de contribuer à un changement progressif des mentalités, de montrer que oui, cette merde peut arriver à tout le monde, que c'est (difficile mais) possible de poursuivre son violeur en justice, qu'on s'en remet et qu'on a le droit, voire le devoir, d'en parler, pour qu'un jour peut-être, dans cinq, dix, vingt ou cinquante ans, les femmes et les hommes victimes de viol puissent en parler librement à leur



tour, sans crainte d'être jugés par la société, mais au contraire soutenus et accompagnés.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai décidé de vous raconter mon histoire.